

LA COMMUNAUTÉ OUVRIÈRE ET LE CONFLIT SUBCULTUREL

L'East End en proie à la rénovation

Phil COHEN

Les années cinquante ont vu le développement de villes nouvelles et de vastes grands ensembles dans les alentours de l'Est londonien (Dagenham, Greenleight...). Un grand nombre de familles issues des pires taudis de l'East End furent ainsi relogées. L'East End, une des zones les plus densément peuplées de Londres, a ainsi subi un dépeuplement graduel. Mais dans le même temps, certains de ces secteurs ont connu un repeuplement rapide, en étant colonisés par un afflux important d'Antillais et de Pakistanais. Une des raisons de l'attraction – si l'on peut employer ce mot – de ces communautés vers ces secteurs est souvent associée à la métaphore horticole de la « rouille du zonage ». Ce concept a servi à décrire ce qui se passe dans la phase initiale de vastes réhabilitations dans les zones résidentielles centrales des grandes agglomérations. Le schéma-type fait que, lorsque la rénovation commence, la valeur du foncier monte inévitablement tandis que les valeurs locatives chutent. Les éléments les plus dynamiques de l'industrie locale, qui sont souvent les plus importants employeurs, tendent à déménager vers la périphérie, sui-

vant en cela la migration des familles. Ils se voient souvent offrir des aides économiques à cet effet. Le gros des propriétés à l'abandon de ce secteur est alors acheté à vil prix par des spéculateurs immobiliers ou des propriétaires à la Rachman (1), que n'intéresse que l'exploitation maximale de leurs acquisitions : les plus grands profits dans le temps le plus court. De ce fait souvent le parc immobilier n'est pas entretenu et se dégrade même davantage. Les familles immigrantes à bas revenus, exclues des logements sociaux municipaux, sont naturellement attirées vers ces zones pour s'insérer dans l'économie locale. Cela accélère en retour la migration de la communauté indigène vers les villes et grands ensembles nouveaux. Les seules exceptions apparentes à cette « rouille », qui zone socialement et ethniquement l'habitat, confirment en fait la règle. Les quelques rares zones qui se singularisent par des attraits invisibles – tels que des maisons « de caractère » dans le style géorgien tardif ou victorien, ou des charmes tels des parcs – sont en fait rachetées et réaménagées, rénovées pour les nouvelles classes moyennes – étudiants, jeunes professions libérales –, qui convoitent un accès commode au centre culturel et commercial de la ville. Le résultat final pour la communauté locale est invariable : Que le voisinage soit plus huppé ou se dégrade, les familles ouvrières qui résidaient là de longue date déménagent.

Quand les pires effets de cette première phase, tant sur ceux qui déménagent que sur ceux qui s'installent derrière devinrent apparents, les responsables de la politique urbaine décidèrent d'inverser leur politique. L'accent fut désormais mis sur la construction de nouvelles résidences sur les zones de taudis de l'East End. Mais bien loin de contrebalancer la désorganisation sociale de ce secteur, ceci accéléra le processus. Dans l'analyse de l'impact de la rénovation sur la communauté, ces deux

(1) Du nom d'un promoteur immobilier londonien connu dans les années soixante pour ses méthodes expéditives en matière d'éviction de locataires (NDT).

NDLR : Titre original « Subcultural conflict and working-class community ». Une première version (plus étoffée) de ce texte est parue dans le numéro 2 des « Working Papers in Cultural Studies », Birmingham, 1972. Les intertitres sont de la rédaction de « Réseaux ».

phases peuvent être traitées comme une seule. Nul ne contestera que la rénovation ait apporté une amélioration des conditions matérielles pour ceux assez chanceux pour être relogés (il y a toujours des milliers de personnes sur les listes d'attente). Mais tandis que disparaissaient ainsi les manifestations les plus tangibles de la pauvreté, rien n'améliorait la vraie situation économique de bien des familles, et les titulaires des revenus les plus faibles pouvaient même, malgré des dispositifs de loyers modérés, se trouver dans des situations plus difficiles.

Le premier effet du schéma haute-densité plus construction en hauteur est de détruire la fonction de la rue, du pub local, de la boutique du coin comme articulations de l'espace communal. A leur place ne reste que l'espace privatisé des unités familiales, empilées les unes par-dessus les autres, dans un isolement total, juxtaposées à l'espace totalement anonyme qui les environne et dans lequel fait défaut le moindre des contrôles sociaux informels qu'engendre le voisinage. Les rues qui desservent les nouveaux ensembles deviennent des voies de circulation, leurs usagers des « piétons », et, par analogie, autant d'unités de circulation humaine – cela indépendamment du fait qu'ils soient ou non séparés du trafic motorisé. Le fait que les planificateurs aient pu aller jusqu'à parler de « rues verticales » est révélateur du degré auquel ils échouèrent à comprendre l'écologie d'un tissu de voisinage propre aux classes populaires ! Les gens qui devaient vivre là ne furent pas dupes. Pour reprendre la formule de l'un d'eux : il y avait peut-être l'eau chaude au robinet et le chauffage central, mais pour lui cela restait toujours des prisons dans le ciel. Inévitablement, l'isolement physique, le manque d'une échelle humaine et l'absolue impersonnalité du nouvel environnement étaient ressentis de la façon la plus déprimante par les personnes vivant dans les nouveaux blocs de tours qui avaient graduellement surplombé le paysage de l'East End.

La rupture des modèles d'intégration

Le second effet de la rénovation fut de détruire ce que nous avons appelé la « résidence matrilocale ». Non seulement le nouvel habitat était élaboré sur le modèle de la famille nucléaire, avec peu d'aménagements possibles pour les familles nombreuses à bas revenus (habituellement désignées comme « familles à problèmes ») et absolument aucun pour les groupes de jeunes, mais de plus les procédures d'attribution des logements tendaient à disperser le réseau de la parentèle. Les jeunes mariés étaient séparés de leurs familles d'origine, spécialement lors de la première phase des rénovations. L'unité familiale isolée ne pouvait plus faire appel aux ressources des réseaux élargis de parenté ou de voisinage, et la cellule familiale elle-même devenait le seul foyer de solidarité. Cela signifiait que n'importe quel problème restait confiné au sein du contexte interpersonnel immédiat qui l'avait suscité. Dans le même temps les relations familiales étaient investies avec une nouvelle intensité pour compenser la diversité des relations naguère offertes à travers les voisins et la famille élargie. La difficulté venait de ce que, bien que le système traditionnel de parenté qui leur correspondait se soit disloqué, les cadres traditionnels de socialisation (de communication et de contrôle) continuaient à se reproduire eux-mêmes au sein de la famille.

La famille ouvrière se trouvait ainsi non seulement isolée de l'extérieur mais minée de l'intérieur. Il n'est pas de meilleur exemple de ce dont nous parlons que l'inconfort de ce qu'on a désigné comme la « mère au foyer ». La rue ou le carrefour n'étaient désormais plus disponibles comme des espaces de jeux sûrs, sous la supervision du voisinage. La grand-mère ou la tante n'était plus juste au coin de la rue pour venir ponctuellement surveiller les gosses. Au lieu de cela, la tâche de garder l'œil sur les gamins reposait exclusivement sur la jeune épouse. Le seul espace de jeu sûr devenait l'espace clos du foyer. Se sentant encagée avec les gamins et coupée du monde extérieur, il n'était pas sur-

prenant qu'elle extériorise à l'occasion sa frustration sur ceux-là même qui lui étaient les plus proches et les plus chers. Il n'y a que les études de marché et les patrons de la publicité pour s'imaginer que la mère cloîtrée sublime tout à travers son mobilier en Formica, sa machine à laver, ou ses poêles à frire en tefal. En arrière-plan de tout cela, se développait un processus plus fondamental de changement au sein de la communauté, un changement dans toute l'infrastructure économique de l'East End.

A la fin des années cinquante l'économie britannique commençait à se remettre de l'effet de la guerre et à mettre en œuvre dans les secteurs les plus arriérés de l'économie la technologie avancée développée durant cette période. Les industries artisanales et, plus généralement, la production à petite échelle furent les premières à souffrir. Des techniques automatisées remplaçaient les savoir-faire manuels traditionnels et leur fruste division du travail. De la même façon les économies d'échelle permises par la concentration des ressources en capital signifiaient que la petite entreprise familiale n'était plus une unité viable. Malgré un long combat d'arrière-garde, beaucoup des industries traditionnelles – couture, fabrication de mobilier, une grande part des services et des activités de distribution liées aux docks – déclinaient rapidement ou étaient rachetées. La disparition de la boutique du coin en fut le symbole. Là où elles n'étaient pas démolies par les rénovations, elles étaient remplacées par de plus vastes supermarchés, souvent affiliés à de grandes chaînes. Et même lorsque les petites boutiques se voyaient offrir des espaces dans les schémas de réaménagement, les loyers étaient souvent inabordables. Une polarisation graduelle s'opérait dans la structure de la force de travail. D'un côté les emplois hautement spécialisés, qualifiés et bien payés, liés à la nouvelle technologie et aux secteurs à croissance rapide qui les offraient, de l'autre les emplois cul-de-sac, de routine, peu payés et peu qualifiés, liés aux industries de main-d'œuvre, et spécia-

lement aux secteurs de service. Comme on pouvait s'y attendre, ce furent les jeunes, fraîchement sortis de l'école, qui héritèrent du pire. Privés de possibilités dans les secteurs de leurs pères, et dépourvus des qualifications pour les nouvelles industries, ils étaient relégués sur des emplois tels que conducteurs de poids lourds, commis de bureaux, emballeurs, vigiles et ainsi de suite, ainsi qu'aux longues périodes sans travail. De plus en plus de gens, jeunes ou vieux, devaient se déplacer hors de l'espace communautaire pour leur travail. A l'occasion certains déménageaient pour s'établir ailleurs, là où il était possible de trouver des emplois adéquats. L'économie locale dans son ensemble se contractait, devenait moins diverse. La seule composante de la communauté qui demeurait préservée était le monde des docks qui gardait sa position sur le marché du travail et, avec elle, ses traditions de militantisme. Elle ne demeurait cependant pas épargnée par la rupture du modèle d'intégration de l'East End qui englobait la structure de cette sous-communauté. Peut-être cela peut-il contribuer pour partie à expliquer le fait paradoxal qu'en l'espace de douze mois les dockers aient pu manifester en soutien à Enoch Powell (2) et se lancer dans une action directe pour le contrôle communautaire sur l'Isle aux chiens !

Une communauté sans porte-parole

Si l'on demande pourquoi le dessein de « moderniser » le mode de vie dans l'East End a pu donner pareil désastre, la seule réponse honnête serait peut-être que compte tenu des influences macro-sociales qui pesaient, compte tenu du cadre politique, idéologique et économique au sein duquel ce projet prenait place, le résultat était inévitable. Bien des résidents se demandent pourquoi le nouvel environnement a pris de telles formes. Les raisons en sont complexes.

Elles sont politiques dans la mesure où le système ne rend possible aucune partici-

(2) Parlementaire conservateur xénophobe (NDT).

pation effective d'une communauté ouvrière locale au processus de décision, à quelque étape que ce soit de la planification. Les interlocuteurs des bureaux d'études sont uniquement les promoteurs commerciaux qui les emploient, ou les autorités locales.

Elles sont idéologiques dans la mesure où les plans sont inconsciemment calqués sur les structures d'un environnement propre aux classes moyennes, basé sur les notions de propriété, de possession personnelle, sur les différences individuelles de statut, de richesse, etc. De même les besoins ont été appréciés sur la base des normes de la famille nucléaire des classes moyennes plus que sur ceux de la famille ouvrière étendue.

Mais ces deux séries de raisons reposent sur les données économiques de base d'une rénovation d'ampleur. Très simplement les autorités locales, confrontées à la charge de financer un important programme de logement, sont contraintes de réaliser de gros emprunts et de définir des plans qui susciteront des investissements de capital dans la zone. Cela signifie qu'elles doivent emprunter aux taux d'intérêt courants, qui dans ce pays sont très élevés, et que pour subventionner le logement certains des meilleurs sites doivent être réservés pour des promoteurs privés. Tout cela implique que les opérateurs doivent réduire les coûts de production au minimum par l'usage de techniques intensives en capital : éléments préfabriqués et standardisés qui permettent des procédés de construction semi-automatiques. L'attrait des constructions en hauteur – blocs de tours – ne tient pas seulement à ce qu'elles répondent à ces besoins, mais aussi à ce qu'elles permettent certaines économies d'échelles, par exemple sur les coûts induits par les services de base, qui peuvent être regroupés autour d'un site central. Quant aux services « non essentiels », c'est-à-dire ceux qui ne rapportent pas, comme les espaces de jeu, les centres sociaux, les clubs de jeunes et les équipements de loisirs, tout cela est sou-

vent sacrifié aux besoins des promoteurs privés, qui ont bien entendu de toute autre priorité.

La situation à laquelle sont confrontés à présent les Eastenders n'est pas inédite. Quand les premiers logements collectifs populaires apparurent au XIX^e, ils provoquèrent les mêmes objections de la part des habitants, et ce pour les mêmes excellentes raisons que leurs équivalents modernes les blocs de tours. La nouveauté vient de ce qu'au XIX^e, la voix de la communauté était vigoureuse et claire sur ces questions, tandis qu'aujourd'hui celle-ci est confrontée à un déficit de porte-parole indigènes, au moment même où elle en a le plus besoin. Les causes en sont implicites dans l'analyse qui précède. L'aristocratie ouvrière, source traditionnelle du leadership, a virtuellement disparu avec le mode artisanal de production. Simultanément s'est opérée une rupture de la conscience entre l'univers de la production et de la consommation. De plus en plus d'Eastenders sont contraints de travailler hors de leur espace. Les jeunes tout particulièrement sont moins à même de suivre les traditions familiales en ce domaine. Par conséquent, les enjeux du lieu de travail ne sont plus vécus comme directement liés à ceux de la communauté. Bien entendu, il a toujours existé un « exode des cerveaux » des plus aptes à s'exprimer, du fait de la mobilité sociale. Or, non seulement ce processus a été intensifié du fait de l'introduction des « comprehensive schools » (3). Mais le recrutement de nouveaux talents issus de la strate immédiatement inférieure – soit la « respectable working-class » – s'est aussi tari. Car cette couche sociale, ciment traditionnel de la communauté, est aussi en état de crise.

Les changements économiques que nous avons déjà décrits ont aussi affecté sa position et, de ce fait, l'ont *déstabilisée*. Les « respectables » se trouvent eux-mêmes piégés et divisés par deux courants contradictoires de mobilité sociale : vers le bas et vers le haut, au sein des rangs de la nouvelle élite ouvrière banlieusarde. Plus que

(3) Institutions comparables aux « Collèges d'enseignement général » français, créés dans les années soixante pour réduire la ségrégation sociale entre les diverses filières préexistantes (NDT).

toute autre composante du monde ouvrier, ils ont été pris dans la tenaille des deux idéologies dominantes et contradictoires du moment : celle de la consommation-spectacle mise en scène par les médias, et celle plus traditionnelle de la production, désignée comme éthique du travail, qui se centre sur l'idée que la dignité d'un homme, son humanité même, est mesurée par la quantité et la qualité de son effort dans la production. Si cette strate a commencé à éclater, c'est que sa position était devenue intenable. Son pouvoir de négociation sur le marché du travail était affaibli par l'introduction de nouvelles techniques automatisées, qui éliminaient quantités de postes intermédiaires, semi-qualifiés. Sa position économique interdisait à ses membres d'accéder au paradis artificiel de la nouvelle société de consommation. Dans le même temps les changements dans le processus de production même rendaient intenable l'éthique traditionnelle du travail, la fierté du métier. Il lui échet le pire de tous les mondes possibles.

La genèse des sous-cultures

Une fois de plus, cette situation inconfortable a pesé le plus fortement sur et chez les jeunes. Mais intervient ici un facteur supplémentaire de complication. Nous avons déjà décrit les tensions spécifiques imposées à la famille ouvrière moyenne. Or leur impact le plus critique pèse sur le domaine des relations parents-enfants. Ce qui avait été auparavant source de soutien et de sécurité pour les uns et les autres devient désormais quelque chose comme un terrain de bataille, un point de cristallisation de toutes les anxiétés créées autour d'eux par la désintégration des structures communautaires. Un des résultats fut de produire une hausse des mariages précoces puisqu'une des façons d'échapper aux tensions d'une vie de famille génératrice de claustrophobie était de constituer soi-même une famille ! Compte tenu de l'absence totale de logements pour les jeunes célibataires dans les nouveaux ensembles, et de la conversion des logements à loyer modeste en habitat pour classes moyennes,

en accession à la propriété, la seule façon praticable de quitter le foyer était de se marier. Le second symptôme de conflit de génération (qui peut sembler contrebalancer la tendance au mariage précoce, mais en fait la renforce) a été l'émergence de sous-cultures spécifiques, en opposition à la culture des parents. Un des effets de ce phénomène a été d'affaiblir les liens de continuité culturelle et historique qui constituaient un ciment si puissant pour la solidarité de la communauté ouvrière, ciment dont la famille était la médiation. Il n'est sans doute pas surprenant que la culture des parents de la « classe ouvrière respectable », déjà en crise, ait été la plus « productive » en matière de sous-cultures.

L'héritage des contradictions

Les conflits internes à la culture des parents allaient trouver un débouché en termes de conflit de générations. Mon point de vue est que l'une des fonctions du conflit de génération est de décanter les types de tensions qui apparaissent dans le face à face familial et de les remplacer par un système symbolique spécifique aux générations. La tension est ainsi soustraite du cadre interpersonnel, placée dans un contexte collectif et passe par la médiation de divers stéréotypes dont la fonction est de désamorcer l'anxiété que suscite la tension interpersonnelle.

Il me semble que la fonction latente des sous-cultures est là : exprimer et résoudre, mais « magiquement », les contradictions qui demeurent masquées ou sans solution dans la culture des parents. La lignée de sous-cultures que cette culture des parents a suscitée peut ainsi être intégralement considérée comme autant de variations sur un thème central fait de contradictions : au niveau idéologique entre le puritanisme ouvrier traditionnel et le nouvel hédonisme de la consommation, au niveau économique entre un futur comme membre d'une élite socialement mobile ou comme composante du nouveau lumpenprolétariat. Mods, parkas, skinheads, crombies... tous représentent, dans leurs différents registres, une tentative pour reconstituer quelque

chose des éléments de cohésion sociale disloqués dans la culture de leurs parents, pour les combiner avec des matériaux empruntés à d'autres fractions de classe, symbolisant l'une ou l'autre des options alternatives à cette culture familiale.

Il est assez facile de voir cela à l'œuvre dans la pratique à condition d'avoir d'abord en tête que les sous-cultures sont des structures symboliques qui ne doivent pas être confondues avec les gamins concrets qui en sont les vecteurs et soutiens. Par ailleurs un style de vie donné est en fait issu de plusieurs sous-systèmes symboliques. C'est la façon dont ils s'articulent dans un style de vie global qui en fait le caractère distinctif. Il y a fondamentalement quatre sous-systèmes, qui peuvent être divisés en deux types de forme de base. Des formes relativement « plastiques » – musique, habillement – ne sont pas directement produites par la sous-culture mais sont sélectionnées et investies de significations de cette sous-culture, pour autant qu'elles expriment sa thématique sous-jacente. Viennent ensuite des formes plus « infrastructurelles » – argot et rituel – qui sont plus résistantes à l'innovation mais reflètent bien entendu les changements des formes plus plastiques. Je veux suggérer par là que mods, parkas, shinheads, crombies constituent une succession de sous-cultures qui, toutes, correspondent à la même culture parentale et qui cherchent à répondre, à travers un système de transformations, aux contradictions fondatrices que la culture des parents introduit dans la sous-culture. On peut donc distinguer trois niveaux dans l'analyse des sous-cultures. L'un porte sur l'analyse historique. Il isole la problématique spécifique d'une fraction de classe – ici la classe ouvrière respectable. Le second est une analyse structurale ou sémiotique des sous-systèmes, de la façon dont ils s'articulent, et des transformations effectives qu'ils subissent d'un moment structurel à un autre. La troisième est l'analyse phénoménologique de la façon dont cette sous-culture est effectivement vécue par ceux qui en sont les porteurs et agents. Aucune analyse des sous-cultures n'est complète sans mettre en place tous ces niveaux.

La lignée des sous-cultures

Pour revenir au fil diachronique, le style de vie mod original peut être interprété comme une tentative pour mettre en œuvre, *mais dans une relation imaginaire*, les conditions d'existence du « col blanc », mobile socialement. Tandis que l'argot et les rituels des mods accentuaient nombre des valeurs traditionnelles de la culture de leurs parents, leur habillement et leur musique reflétaient l'image hédoniste du consommateur de l'abondance. Ce style de vie s'est cristallisé en opposition à celui des rockers (les célèbres affrontements du début des années soixante en sont le témoignage). Il semble bien exister une loi d'évolution des sous-cultures par laquelle leur dynamique vient non seulement des relations à la culture de ses propres parents, mais aussi de la relation à d'autres sous-cultures appartenant à *d'autres fractions de classe*, en l'espèce à la classe ouvrière non qualifiée.

Les membres suivants de notre lignée – les parkas ou scooter-boys – étaient en quelque sorte une forme de transition entre les mods et les skinheads. Les éléments étrangers introduits dans la musique et l'habillement par les mods ont été progressivement minimisés tandis que les composants indigènes de l'argot et du rituel se trouvaient réaffirmés comme la matrice de l'identité subculturelle. Les skinheads pour leur part ont mené le processus à terme. Leur style de vie représente en fait une inversion systématique de celui des mods. Tandis que les mods exploraient l'option de la mobilité sociale vers le haut, les skinheads exploraient le lumpen. Musique et habillement redevenaient le marqueur central du style de vie ; l'introduction du reggae (la musique de revendication des pauvres antillais) et l'« uniforme » (sur lequel on reviendra...) signifiaient une réaction contre la contamination de la culture des parents par les valeurs de la classe moyenne, et une réaffirmation intégriste des valeurs de la culture ouvrière, jusque dans ses traits les plus régressifs – son puritanisme et son chauvinisme. Ce double glissement a donné naissance à un mouvement parfois désigné comme « machisme » :

traduction de la dynamique inconsciente de l'éthique du travail dans les situations du hors-travail. L'exemple le plus saisissant en sera donné par l'épidémie de « chasse au pédé » dans tout le pays en 1969-70. L'uniforme skinhead lui-même peut s'interpréter comme une sorte de caricature du travailleur modèle : image identitaire de la classe ouvrière telle que déformée par les perceptions des classes moyennes, un méta-énoncé sur tout le processus de mobilité sociale. Finalement le style de vie skinhead s'est cristallisé à la fois en opposition aux greasers (les successeurs des rockers) et aux hippies, deux sous-cultures représentant une variété d'hédonisme que rejetaient les skinheads.

A la suite des skinheads devait émerger une autre forme de transition, diversement identifiée comme « crombies », « casuels », « suedes » et ainsi de suite – la prolifération des noms est une marque des phases de transition. Ils représentent un mouvement-retour vers la position initiale des mods, encore que cette fois il s'agisse d'incorporer certains éléments empruntés à une sous-culture hippie des classes moyennes que les skinheads avaient auparavant ignoré. Mais même si les crombies ont adopté quelques-uns des traits de comportement du style de vie hippie (vêtements, usage de drogues douces), ils gardent toujours beaucoup des traits distinctifs des versions antérieures de la sous-culture.

Si tout le processus, tel que décrit ici, semble circulaire et clos c'est que la sous-culture, par définition, ne peut sortir des contradictions léguées par la culture des parents. Elle transcrit seulement ses termes à un niveau microsocial et les inscrit dans un jeu de relations imaginaires. Mais il y a une autre raison. Indépendamment de leurs contradictions particulières, thématiques, toutes les sous-cultures partagent une contradiction générale, inhérente à leurs conditions même d'existence. La sous-culture investit les maillons faibles de la chaîne de socialisation entre l'articulation famille-école et l'intégration au sein du processus de travail qui marque la reprise des cadres de la culture parentale pour la génération suivante. Mais la sous-culture est aussi solution de compromis à l'égard

de deux besoins contradictoires. Le premier est d'exprimer et de créer de l'*autonomie* et de la *différence* à l'égard des parents, et par extension, de leur culture. Le second est de maintenir la sécurité des défenses existantes de l'ego, et les *identifications parentales* qui les soutiennent. Pour les initiés la sous-culture fournit un moyen de « renaître » sans avoir à endurer la douleur d'un mort symbolique. L'autonomie ainsi offerte est à la fois réelle (mais partielle) et illusoire en tant que « voie de libération » globale. Loin de constituer un *rite de passage* improvisé dans la société adulte, comme l'ont prétendu certains anthropologues, il s'agit d'une défense collective et hautement ritualisée contre une telle transition. Et parce que les fonctions défensives prédominent, les frontières du moi deviennent solidaires des frontières de la sous-culture. Dans un sens fort, les conflits de sous-cultures (greasers vs skinheads, mods vs rockers) servent au déplacement du conflit générationnel, tant sur un plan culturel que sur un plan interpersonnel au sein de la famille.

Une des conséquences en est de figer artificiellement la trajectoire naturelle de la révolte adolescente. Pour les jeunes pris dans les contradictions internes d'une sous-culture, ce qui commence comme une rupture dans le continuum du contrôle social peut facilement devenir un hiatus permanent dans leurs vies. Même si existe une certaine marge de mobilité subculturelle – des gamins évoluant des mods aux parkas ou basculant même d'affiliations quand des greasers se font skinheads – il n'existe pas de perspectives de carrière ! Deux solutions sont alors possibles. L'une conduit hors de la sous-culture par le mariage précoce et – j'y insiste – pour des enfants de la classe ouvrière telle est la solution normale. L'affiliation subculturelle peut fournir une issue alternative dans l'appartenance à des groupes déviants qui existent aux marges de la sous-culture et adoptent volontiers sa coloration protectrice, mais qui pour autant n'y sont pas structurellement intégrés (des groupes comme les trafiquants de drogue, les petits délinquants, les junkies, ou même les homosexuels).

Ceci nous mène à une autre contradiction inhérente aux sous-cultures. Alors qu'en tant que structures symboliques elles apportent *effectivement* le sentiment diffus d'affinités en terme de style de vie partagé, elles n'ordonnent en elles-mêmes aucune cristallisation d'une structure de groupe. C'est à travers la fonction de *territorialité* que la sous-culture prend racine dans la réalité collective des jeunes qui en sont les porteurs. C'est par là qu'ils en deviennent les agents conscients et non les supports passifs. La territorialité est tout simplement le processus à travers lequel des frontières et des points de repères sont utilisés pour signifier les limites et les foyers du groupe et se trouvent investis d'une valeur par la sous-culture. Telle est la fonction des équipes de football pour les skinheads par exemple. La territorialité est de la sorte non seulement une façon dont les jeunes « vivent » la sous-culture comme un comportement collectif, mais encore la manière dont le groupe subculturel s'enracine dans la situation de sa communauté. Dans le contexte de l'East End, c'est une façon de reconstituer les solidarités du voisinage traditionnel détruites par la modernisation. L'existence de l'espace communal est réaffirmé comme le gage partagé de l'unité du groupe. On est de ceux de Mile End d'autant que Mile End vous appartient. La territorialité apparaît comme une façon magique d'exprimer la possession, car Mile End n'est pas propriété populaire mais celle des promoteurs. La division territoriale ressort cependant au sein des sous-cultures et, dans l'East End, reflète bien des divisions traditionnelles des sous-communautés : Bethnal Green, Hoxton, Mile End, Whitechapel, Balls Pond Road et ainsi de suite. Par conséquent, en plus des conflits entre sous-cultures, existe aussi du conflit en leur sein, sur une base territoriale. Ces deux formes de conflit peuvent être perçues comme des déplacements ou des affaiblissements de la dynamique du conflit de génération, qui est lui-même une forme déplacée des paramètres traditionnels du conflit de classe.

Sous-culture et délinquance

Il faut distinguer sous-cultures et délinquance. Beaucoup de criminologues parlent de sous-cultures délinquantes. En fait, ils traitent tout ce qui n'est pas la culture des classes moyennes de sous-culture. Pour ma part, je ne crois pas que les classes moyennes produisent des sous-cultures, car les sous-cultures sont issues d'une culture dominée, pas d'une culture dominante. J'essaie d'élucider la façon dont les sous-cultures ont affecté les modèles de la délinquance ouvrière. Mais je veux maintenant prêter attention à l'aspect délinquant.

En effet, durant cette période il y eut une augmentation spectaculaire des taux de délinquance dans l'East End, même au regard de sites comparables dans d'autres parties du pays. La plus forte progression a trait à des délits impliquant des atteintes aux biens – vandalisme, hooliganisme en tous genres, vols de voitures. A un niveau élémentaire cela peut s'interpréter comme une forme de protestation contre la déshumanisation générale de l'environnement, comme un effet de la perte des contrôles sociaux informels suscités par l'ancien modèle de voisinage. Le taux de délinquance est bien entendu également un reflet du niveau d'activité de la police dans le secteur et de la dégradation graduelle des relations entre les jeunes et les forces de l'ordre. Aujourd'hui, l'inimitié traditionnelle est devenue quelque chose de proche d'un scénario de guérilla urbaine ! Il y a bien des façons de considérer la délinquance. L'une est de la percevoir comme l'expression d'un système de transaction entre les jeunes et diverses agences de contrôle social, dans le contexte subculturel de la territorialité. Un avantage de cette définition est de permettre une distinction conceptuelle entre délinquance et déviance, et de réserver ce dernier terme pour des groupes (comme par exemple les prostituées, les criminels professionnels, les révolutionnaires) qui se constituent autour d'une contre-idéologie spécifique, d'une structure de carrière, et qui transcendent les clivages d'âge et

souvent les frontières de classe ou de communauté. Bien qu'il y ait une relation évidente entre les deux, la délinquance servant souvent de canal de recrutement vers les groupes déviants, la distinction n'en est pas moins utile.

La délinquance peut être vue comme une forme de communication sur une situation de contradictions dans laquelle le « délinquant » est piégé mais dont la complexité échappe à ses perceptions du fait du code linguistique restreint qu'il possède par sa culture ouvrière. Un tel code, en dépit de sa richesse, de sa force d'expression concrète, ne permet pas au locuteur d'explicitement verbalement les normes de relations et systèmes de valeurs implicites qui régulent les relations interpersonnelles, puisque cette opération requiert le recours à des structures syntaxiques complexes et à un certain degré d'abstraction conceptuelle inaccessible par ce code. Ceci s'avère particulièrement critique quand les situations sont de nature institutionnelle. Dans ce cas les règles de relations sont souvent contradictoires, déguisées ou récusées mais elles n'en pèsent pas moins sur le locuteur. Pour le jeune de milieu ouvrier cela vaut dans sa famille où les normes liées aux relations déterminées par les positions dans la parentèle élargie se heurtent aux normes personnalisées de sa nouvelle structure familiale nucléaire. Cela joue à l'école, où des enseignants des classes moyennes valorisent toute une série de repères linguistiques et culturels parfaitement dissonants à l'égard de ceux de la famille et des pairs, mais dont la maîtrise est définie comme la référence de l'intelligence et de la réussite. Cela vaut au travail où les mécanismes de l'exploitation (extraction de plus-value, accumulation de capital) sont soustraits à la perception par l'échange apparemment libre de tant de temps de travail pour tant de rémunération salariale. En l'absence d'une idéo-

logie de la classe ouvrière qui soit à la fois accessible et capable de fournir une interprétation concrète de telles contradictions que peut faire un pauvre gars ? La délinquance est une des façons dont il peut communiquer, représenter par analogie et par des moyens non verbaux la dynamique de quelques-unes des configurations sociales dont il est prisonnier. Et si le contenu de cette communication demeure largement « inconscient », il en est ainsi parce que, pour emprunter à Freud, il est « surdéterminé ». Car la communication s'établit non sur un mais sur deux systèmes de règles. L'un appartient à la sphère des *relations d'objet* et aux lois de la production symbolique (plus spécifiquement, les paramètres du conflit œdipien), l'autre appartient aux relations de propriété et aux lois de la production matérielle (plus spécifiquement, les paramètres du conflit de classe).

Sans m'y engager trop avant, je suggérerai que là où existe un système familial étendu le conflit œdipien est déplacé de la situation triadique vers les relations au sein de la fratrie, qui se développent alors au sein de la bande, hors de la famille. Quand ce modèle commence à se déliter, le processus inverse s'enclenche (...) Il faut prendre en considération les formes historiques dans lesquelles le conflit de classe et les dynamiques du conflit œdipien ont subi des transformations et se sont interpénétrées, réfléchies l'une sur l'autre.

Titre original « Subcultural conflict and working-class community ». Une première version (plus étoffée) de ce texte est parue dans le numéro 2 des « Working Papers in Cultural Studies », Birmingham, 1972. Les intertitres sont de la rédaction de « Réseaux ».

*Traduit de l'anglais par Érik NEVEU
avec la collaboration de Keith MARTIN.*